

## **TEXTES DE JOSEPH MOINGT**

« Mais voici que la femme des temps modernes, émancipée des cadres où l'emprisonnaient les sociétés traditionnelles, se dérobe à la vocation d'engendrer des petits chrétiens [...]. Celle-ci [l'Eglise] tend donc à s'opposer le plus possible à l'émancipation de la femme, laquelle en vient à voir dans l'Eglise le plus gros obstacle à sa promotion sociale : cette hostilité réciproque compromet gravement l'avenir du catholicisme. » (cf. « *Les femmes et l'avenir de l'Eglise* » de Joseph Moingt in *Revue Etudes* n°414, 2011)

« Mais le christianisme se présentera sous un jour tout différent, quand les laïcs y occuperont le devant de la scène, avec une légitimité reconnue, et qu'ils travailleront à restaurer le sens de l'humain dans le monde. On ne pourra plus dire que l'Eglise est l'ennemie de la liberté, ni qu'elle ne s'intéresse qu'aux choses du ciel, et la religion chrétienne paraîtra en tant que telle toute changée, quand de nombreuses fonctions réservées aux clercs seront exercées par des laïcs. Le pouvoir, partagé, aura changé de nature, il sera devenu un service, conformément à la volonté de Jésus. Notre société pourra alors reconnaître dans le christianisme les mêmes idées à cause desquelles elle l'avait rejeté, le vrai humanisme dont l'Evangile est la source. Et on ne pourra plus dire, comme nous l'avons lu, que le christianisme est moribond et suicidaire, quand l'Esprit de l'Evangile lui aura donné une vitalité nouvelle par la libération de son laïcat. Rêverie, crédulité, aveugle, ou optimisme béat ? Rien d'autre qu'une tremblante espérance. » (cf. « *Faire bouger l'Eglise catholique* » de Joseph Moingt, éd. desclée de brouwer, 2012, p. 65-66)

« Or, le récit biblique qui fonde et théorise pour toute la durée des temps le rapport homme-femme est le pur reflet de la société archaïque, patriarcale et machiste : il assigne à l'un et à l'autre des postures de fonction, déterminées uniquement par la biologie, il les dépersonnalise, il ignore leur caractère relationnel, il trace leur destinée d'avance au mépris de leur liberté et de leur choix d'avenir, il réserve au mâle les attributs du pouvoir en raison de sa puissance génitale, et à la femme, en raison de sa vocation naturelle à la maternité, le rôle d'assistante, d'aide et de soutien de l'homme, les services domestiques et le soin des enfants. » (cf. Joseph Moingt, préface du livre *Le Déni de Maud Amandier et Alice Chablis*, aux éditions Bayard, janvier 2014, page 10).

« La collusion du mythe ancestral et du mystère révélé fait système, bloquant la foi, la pensée et la vie de l'Eglise sur son fonctionnement institutionnel et érigeant le pouvoir hiérarchique, au sommet duquel trône la papauté, héritière de Pierre, en chaire de vérité à laquelle appartient seule le droit d'interpréter en tant que Parole de Dieu tout ce qui est contenu dans les Ecritures et véhiculé par la tradition. Ainsi toute vérité relève du pouvoir monarchique à qui est confié le service de l'enseigner et le pouvoir se conforte en lui-même, confinant la vérité dans la fidélité à son passé institutionnel, si étranger qu'il soit à la vérité historique et à la simplicité doctrinale des Evangiles. Voilà le type de fonctionnement autoritaire qui a empêché le

christianisme, à l'aube des Temps Modernes, de comprendre le cours nouveau de la pensée et de la société occidentales, de s'y insérer et d'en être compris, notamment en ce qui concerne l'évolution de la condition féminine, du statut du couple, et aussi de celui du sacerdoce. Les nouvelles sciences humaines auraient pu remettre le magistère dans le cours du temps, mais le système dans lequel il s'était enfermé ne lui permettait pas de s'ouvrir à ces nouveautés, et la papauté du XIX<sup>ème</sup> siècle s'est bornée à les condamner toutes, à commencer par la démocratie. De nos jours, les papes ont multiplié les adresses bienveillantes aux femmes, aux couples aux prêtres, mais assorties des condamnations renouvelées de la liberté des mœurs, en sorte que l'Eglise continue à perdre l'audience de nos sociétés sécularisées. Tel est le tableau inquiétant dressé par le livre de nos deux auteures. » (cf. Joseph Moingt, préface du livre *Le Déni* de Maud Amandier et Alice Chablis, éd. Bayard, janvier 2014, p. 11)

« L'argumentation [...] excelle à montrer comment s'est formé et fonctionne le « système » qui enferme la vérité dans le pouvoir et qui le ferme du même coup tant à la nouveauté de l'Evangile qu'à celle qui se fait sans cesse dans l'entrelacs des relations humaines. Aussi l'intérêt majeur que je trouve à ce livre est de présenter aux pasteurs et aux dirigeants de l'Eglise un tableau saisissant du trouble de nombreux fidèles laïcs d'aujourd'hui : formés aux modes de penser et aux méthodes d'investigation de la modernité, initiés à l'étude des Ecritures et des dogmes, et avertis des problèmes critiques qui se posent à leur propos, ces derniers mettent en question la vérité de la révélation telle qu'elle leur a été enseignée, notamment la légitimité des conditions de vie assignées aux femmes, aux couples et aux prêtres au nom de la seule autorité du magistère et à l'encontre de ce que pensent et vivent la plupart des citoyens des sociétés sécularisées. Ces laïcs, qui restent encore dans l'Eglise alors que tant d'autres l'ont quittée, veulent une réponse à leurs questions et à leurs objections et une prise en compte de leur pensée et de leur expérience. Ils ne veulent plus être conduits comme des brebis bêlantes et, s'ils ne sont pas entendus, ils sont prêts à partir à leur tour. L'Eglise risquerait alors de se réduire aux bataillons traditionalistes, intéressées à la dresser en contre-courant culturel opposé aux changements sociétaux, et d'être entraînée par eux à des dérives sectaires qui ont déjà défrayé la chronique. Tel est, en fin de compte, le grave enjeu des réflexions auxquelles conduit cet ouvrage. » (cf. Joseph Moingt, préface du livre *Le Déni* de Maud Amandier et Alice Chablis, éd. Bayard, janvier 2014, p. 12)

« Cette réflexion ne retire rien à la responsabilité de l'Eglise envers la condition féminine, ni aux dangers qu'elle encourt de ce fait pour elle-même, car, à mesure que les femmes, y compris les chrétiennes, s'émancipent et revendiquent, et que des hommes, y compris des chrétiens, sont de plus en plus nombreux à les y encourager, l'entêtement du magistère à maintenir ses positions en matière de morale sexuelle et à écarter les femmes des responsabilités ecclésiales retire de plus en plus de crédit à son enseignement et obscurcit davantage son avenir dans le monde qu'elle a charge d'évangéliser – dont l'évangélisation est la seule raison

d'être ; et que veut dire ce mot, sinon lui annoncer la « bonne nouvelle » qu'il est aimé de Dieu ? Cette annonce ne peut être faite que dans l'accueil bienveillant de la nouveauté des temps, fût-ce au risque de se perdre, ce qui fait la gratuité de l'amour vrai. Aussi ce livre devrait-il être considéré comme un « signe des temps. » (cf. Joseph Moingt, préface du livre "Le Déni" de Maud Amandier et Alice Chablis, aux éditions Bayard, janvier 2014, page 17).

« Mais le christianisme se présentera sous un jour tout différent, quand les laïcs y occuperont le devant de la scène, avec une légitimité reconnue, et qu'ils travailleront à restaurer le sens de l'humain dans le monde. On ne pourra plus dire que l'Église est l'ennemie de la liberté, ni qu'elle ne s'intéresse qu'aux choses du ciel, et la religion chrétienne paraîtra en tant que telle toute changée, quand de nombreuses fonctions réservées aux clercs seront exercées par des laïcs. Le pouvoir, partagé, aura changé de nature, il sera devenu un service, conformément à la volonté de Jésus. Notre société pourra alors reconnaître dans le christianisme les mêmes idées à cause desquelles elle l'avait rejeté, le vrai humanisme dont l'Évangile est la source. Et on ne pourra plus dire, comme nous l'avons lu, que le christianisme est moribond et suicidaire, quand l'Esprit de l'Évangile lui aura donné une vitalité nouvelle par la libération de son laïcat.

Rêverie, crédulité, aveugle, ou optimisme béat ? Rien d'autre qu'une tremblante espérance. » (cf. « Faire bouger l'Église catholique » Joseph Moingt, éd. Desclée de Brouwer, 2012, p. 65-66)

<http://ccbfsarthe.files.wordpress.com/2014/02/leprogres-moingt.pdf>

## Des positions théologiques encore à revoir

Plus grave que pour les formulations marquées par la conjoncture que l'Eglise n'accepte pas de dénoncer, celle-ci s'accroche à des énoncés que l'état actuel de la science ne permet plus de tenir. Un exemple significatif est la théologie du péché originel. Tout le monde sait – et l'Eglise catholique l'enseigne – que les douze premiers chapitres de la Genèse ne relèvent pas de l'histoire telle que peut la construire la science historique, mais que ce sont des mythes au sens que le terme possède chez les historiens des religions, à savoir de la mise en récit de réalités que le langage conceptuel avait du mal à appréhender à l'époque de la rédaction. Toutes les religions, et pas seulement elles, comportent des mythes, les principaux concernant les origines et le terme du monde, c'est-à-dire des événements passés qui n'ont pas eu de témoins et des événements futurs donc, eux aussi, inconnus. Alors que l'âge de la terre était, selon les calculs savants qu'opèrent des savants juifs à partir du texte biblique, de cinq mille sept cent soixante ans en l'an 2000, la très grande majorité des catholiques compte l'âge du monde à partir des calculs des astrophysiciens et admet, dans l'état actuel de la science, que l'univers est vieux d'environ treize milliards et demi d'années. Nul ne sait à partir de quand, dans l'histoire des primates, on peut parler véritablement de l'espèce humaine. Le nom hébreu Adam qui se trouve dans la Genèse signifie « homme », et le nom hébreu Eve signifie « vivante ». Le premier couple est insaisissable, et il est impossible de parler d'un acte ou d'un geste qui constituerait le premier péché. Pourtant, lorsque l'on ouvre le *Catéchisme de l'Eglise catholique en langue française (édition de 1992)*, on peut y lire dans le chapitre consacré au péché originel : " Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu *au commencement de l'histoire de l'homme [sic]*. La Révélation nous donne la certitude de foi que toute l'histoire humaine est marquée par la faute originelle librement commise par nos premiers parents " (§ 390). Quel catholique aujourd'hui est capable d'adhérer à ce type d'affirmation ? Ce que nous savons de l'histoire des origines permet-il de parler d'un fait précis et d'une faute qu'aurait commise un couple donné ? Depuis des décennies, des théologiens ont essayé de transformer la notion de péché originel pour la rendre plus acceptable pour des intelligences humaines nourries d'histoire et de bon sens. Ils ont parlé de « sphère de péché », de « péché du monde », tentant par là de rendre compte, en termes acceptables, d'une situation bien réelle : le fait que tout être humain est influencé par le péché des générations précédentes ainsi que par le péché de ses contemporains. Cette réalité théologique-là est incontestable, mais elle n'a aucunement besoin, pour exister, de se référer à un événement emblématique qui n'a aucune chance de s'être matériellement produit. » (cf. Michel Quesnel *Rêver l'Eglise catholique*, éd. Desclée de Brouwer, 2012, page 94)



## **Le péché originel – une vérité essentielle de la foi**

388 Avec la progression de la Révélation est éclairée aussi la réalité du péché. Bien que le Peuple de Dieu de l'Ancien Testament ait connu d'une certaine manière la condition humaine à la lumière de l'histoire de la chute narrée dans la Genèse, il ne pouvait pas atteindre la signification ultime de cette histoire, qui se manifeste seulement à la lumière de la Mort et de la Résurrection de Jésus-Christ (cf. Rm 5, 12-21). Il faut connaître le Christ comme source de la grâce pour connaître Adam comme source du péché. C'est l'Esprit-Paraclet, envoyé par le Christ ressuscité, qui est venu " confondre le monde en matière de péché " (Jn 16, 8) en révélant Celui qui en est le Rédempteur.

389 La doctrine du péché originel est pour ainsi dire " le revers " de la Bonne Nouvelle que Jésus est le Sauveur de tous les hommes, que tous ont besoin du salut et que le salut est offert à tous grâce au Christ. L'Église qui a le sens du Christ (cf. 1 Co 2, 16) sait bien qu'on ne peut pas toucher à la révélation du péché originel sans porter atteinte au mystère du Christ.

390 Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu *au commencement de l'histoire de l'homme* (cf. GS 13, § 1). La Révélation nous donne la certitude de foi que toute l'histoire humaine est marquée par la faute originelle librement commise par nos premiers parents (cf. Cc. Trente : DS 1513 ; Pie XII : DS 3897 ; Paul VI, discours 11 juillet 1966).

### **II. La chute des anges**

391 Derrière le choix désobéissant de nos premiers parents il y a une voix séductrice, opposée à Dieu (cf. Gn 3, 4-5) qui, par envie, les fait tomber dans la mort (cf. Sg 2, 24). L'Écriture et la Tradition de l'Église voient en cet être un ange déchu, appelé Satan ou diable (cf. Jn 8, 44 ; Ap 12, 9). L'Église enseigne qu'il a été d'abord un ange bon, fait par Dieu. " Le diable et les autres démons ont certes été créés par Dieu naturellement bons, mais c'est eux qui se sont rendus mauvais " (Cc. Latran IV en 1215 : DS 800).

392 L'Écriture parle d'un *péché* de ces anges (cf. 2 P 2, 4). Cette " chute " consiste dans le choix libre de ces esprits créés, qui ont radicalement et irrévocablement *refusé* Dieu et son Règne. Nous trouvons un reflet de cette rébellion dans les paroles du tentateur à nos premiers parents : " Vous deviendrez comme Dieu " (Gn 3, 5). Le diable est " pécheur dès l'origine " (1 Jn 3, 8), " père du mensonge " (Jn 8, 44).

393 C'est le caractère *irrévocable* de leur choix, et non un défaut de l'infinie miséricorde divine, qui fait que le péché des anges ne peut être pardonné. " Il n'y a pas de repentir pour eux après la chute, comme il n'y a pas de repentir pour les hommes après la mort " (S. Jean Damascène, f. o. 2, 4 : PG 94, 877C).

394 L'Écriture atteste l'influence néfaste de celui que Jésus appelle " l'homicide dès l'origine " (Jn 8, 44), et qui a même tenté de détourner Jésus de la mission reçue du Père (cf. Mt 4, 1-11). " C'est pour détruire les œuvres du diable que le Fils de Dieu est apparu " (1 Jn 3, 8). La plus grave en conséquences de ces œuvres a été la séduction mensongère qui a induit l'homme à désobéir à Dieu.